

Maria Gubińska

L'Ecole Normale Supérieure de Cracovie

Oublier le roman colonial: *Le Sang des Races* de Louis Bertrand

Les Français semblent être atteints d'amnésie vis-à-vis du roman colonial. S'occuper de cette thématique ne serait-ce pas toucher à une littérature vieillotte, dépassée, dépourvue d'intérêt, réservée à un groupe de spécialistes? Quelques remarques sur *Le Sang des Races* de Louis Bertrand aimeraient inciter à la réflexion sur ce problème.

La littérature coloniale est un phénomène qui s'inscrit dans une époque bien déterminée par des événements historiques. Il est le fruit d'une idéologie qui marque la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle. Rappelons que „les années 1890 furent, en effet, l'époque d'un changement considérable dans le climat général de la vie politique et intellectuelle à la faveur duquel l'idéologie de l'impérialisme s'implanta largement et profondément en France”¹ et qu'à toutes les crises politiques „répondirent l'établissement d'un esprit de réaction nationale, fondé sur l'exaltation de la gloire du passé français”². La nation française s'est trouvée humiliée par la défaite récente de 1871 et elle essaye de récupérer sa grandeur en outre-mer, d'ailleurs poussée paradoxalement à cette action par Bismarck. Au demeurant, cette idéologie ne se forge pas facilement, sa maturation exige une bonne vingtaine d'années. N'oublions pas, non plus, tous les antagonismes entre les partisans de la colonisation: publicistes, économistes, professeurs, géographes, missionnaires. Pour Paul Leroy-Beaulieu, économiste d'une nouvelle génération, cité par Raoul Girardet, la fondation de colonies est surtout l'émigration des capitaux, mais en même temps „elle se révèle aussi globalement bénéfique à l'humanité tout entière. C'est un véritable acte de foi dans l'action colonisatrice, manifestation d'activité féconde, symbole de l'expansion de toute une civilisation”³. Ainsi, le colonialisme acquiert-il une dimension universelle. On devient convaincu de la suprématie de la civilisation occidentale et de sa mission civilisatrice. La culture d'une race qui colonise s'avère plus riche que celle d'un peuple sédentaire: „Qui peut nier que la littérature, les arts, les sciences d'une race ainsi amplifiée s'acquièrent un ressort que l'on ne trouve pas chez les peuples d'une nature plus

passive et sédentaire?”⁴. Leroy-Beaulieu s’efforce de convaincre ses compatriotes que dans l’expansion coloniale ils peuvent retrouver une grandeur nouvelle: „Le peuple qui colonise le plus est le premier peuple; s’il ne l’est pas aujourd’hui il le sera demain”⁵. Il est surprenant que tous les groupes prêchant la colonisation atténuent leurs oppositions et établissent le même programme au moment où le but est le même: l’expansion vers les territoires d’outre-mer.

Le grand „metteur en scène” de l’idée impérialiste est Jules Ferry, „le premier doctrinaire” qui convainc l’opinion publique à l’aide d’arguments d’ordre économique et humanitaire. Citons de nouveau Girardet qui illustre ce deuxième type d’argumentation par l’affirmation de Ferry: „Les races supérieures, c’est-à-dire les sociétés occidentales parvenues à un haut degré de développement technique, scientifique et moral, ont à la fois des droits et des devoirs à l’égard des „races inférieures”, c’est-à-dire des peuples non encore engagés sur la voie du Progrès [...] Partout doivent se répandre les bienfaits de la Science, de la Raison, de la Liberté. Partout doivent reculer les antiques puissances de l’ignorance, de la superstition, de la peur, de l’oppression de l’homme par l’homme”⁶. Ferry révèle encore un troisième argument d’ordre politique: on ne peut pas trahir la politique de la grandeur de la France, la politique de recueillement ou d’abstention ne mène qu’à la décadence, il faut participer aux affaires du monde, il est honteux d’abandonner le premier rang. „La France ne peut pas être seulement un pays libre [...] elle doit être aussi un grand pays”⁷. La rivalisation perpétuelle entre la France et l’Angleterre, la course accélérée d’autres pays européens vers des terres nouvelles semblent persuader l’opinion française de la légitimité des intentions de leur gouvernement.

Dans un tel contexte historique et atmosphère politique apparaît un groupe d’écrivains qui se croient responsables de l’acte colonisateur et pour qui la littérature peut véhiculer une idéologie derrière les images importées des colonies françaises. Les lecteurs français se sont déjà bien apprivoisés à la littérature exotique grâce aux romans de Pierre Loti et de Jules Verne; les ouvrages de ce dernier trouvent un succès immense auprès des jeunes. Néanmoins, „les temps nouveaux exigent une littérature nouvelle”. Marius-Ary Leblond dans leur livre intitulé *Après l’exotisme de Loti le roman colonial*, sont persuadés de la nécessité de l’évolution du roman colonial parce que la France ne peut tenir son rang en Europe qu’en s’appuyant sur son empire d’outre-mer. Il devient indispensable d’approfondir l’Exotisme – qui était surtout chez Loti un déploiement de décors, un enrichissement de l’individualisme et un impressionisme orientaliste – en Littérature Coloniale: „dans le roman colonial actuel les auteurs entendent révéler l’intimité des races et des âmes des colons ou des indigènes”⁸. Le problème devient brûlant: on crée un Grand Prix de Littérature Coloniale, ce qui est stimulant pour tous ceux qui voudraient aborder cette problématique, mais l’aborder selon de nouvelles formules. Les Leblond proposent une littérature qui aurait une chance de survivre: ce sera celle qui aura de l’horizon, c’est-à-dire: „Découverte, Révélation, Connaissance, Reconnaissance, Fraternité. La véritable littérature coloniale doit aller

jusqu'à l'âme"⁹. Cette littérature ne se voudra pas subjective, mais „fraternelle et objective”. Si l'on admire toujours Loti, on se distance de lui par l'effacement de son regard personnel et par l'objectivisme. Les Leblond précisent ainsi le but du roman colonial: „nous le concevons comme un trait d'union, un trait d'amour entre les humanités qui s'ignorent mais qui si souvent se pressentent et s'attirent [...] le clairvoyant critique Gaston Sauvebois a établi que le roman de l'avenir est le roman des Races"¹⁰. Ce nouveau roman colonial exige une technique nouvelle: c'est le réalisme qui servira d'outil indispensable pour présenter au lecteur européen „avec l'autorité du vrai, types et décors exotiques"¹¹.

Roland Lebel dans ses *Etudes de littérature coloniale*, distingue trois étapes dans l'expansion coloniale, auxquelles répondent „trois éléments dans la production livresque"¹². Ainsi, à la période d'exploration et d'occupation correspond une littérature de découverte et de conquête: des récits de voyage, notes de route, carnets de campagne et de reportage. La période suivante est celle de la reconnaissance méthodique et de l'organisation, elle engendrera une littérature technique et documentaire. Au moment où le pays est administré normalement, une littérature touristique et une littérature d'imagination triompheront. C'est surtout cette dernière qui nous intéresse. Lebel souligne que cette littérature d'imagination apparaît comme une forme de connaissance, comme une méthode de „connaissance du pays et de ses habitants"¹³. C'est cette tendance générale et nouvelle qu'il appelle le colonialisme. Il signale deux espèces de littérature exotique qui visent les colonies: d'une part, une littérature touristique, périmée selon Lebel, dont on peut parler chaque fois que l'auteur n'est qu'un passant, un touriste, ou „un écrivain métropolitain qui cherche à renouveler une veine épuisée"¹⁴. Si le fruit d'un tel voyage est un livre abondant en impressions, en sensations fraîches, c'est intéressant. Si, au contraire, l'auteur prétend donner une image profonde de la colonie visitée, on reçoit une image fautive. „C'est là toute l'erreur de l'ancien exotisme, de cet impressionnisme superficiel qui ne tient compte que du décor, du costume, de ce qu'il y a d'extérieur dans les moeurs du pays"¹⁵. Ce nouveau roman colonial veut, selon Lebel, étudier la colonie et ses habitants „du dedans”. Leurs auteurs sont nés dans le pays qu'ils décrivent; ce pays est devenu „leur patrie coloniale”.

Ils ont vécu leurs livres avant de les écrire. Les indigènes qu'ils représentent sont de vrais noirs ou de vrais jaunes, et les Européens qu'ils mettent en scène ne sont pas des caricatures de coloniaux. Ils s'attachent avant tout à la peinture des âmes. Les plus beaux romans sont ceux qui nous montrent des mentalités ignorées [...] Les écrivains coloniaux ont mérité d'être appelés les romanciers des races. Ils intègrent des civilisations inconnues à notre culture générale, et, par ce sens qu'ils ont exprimé de la vie profonde du pays, ce sont eux qui ont révélé les colonies à la France¹⁶.

Voilà une nouvelle esthétique du roman colonial où la notion d'authenticité du contexte et des personnages devient la norme.

Louis Bertrand est un auteur avec qui, selon Alain Calmes, commence véritablement le grand roman colonial algérien. Né en Moselle en 1866, d'abord profes-

seur en France, en 1891, ce normalien est nommé professeur au lycée d'Alger où il enseigne de 1893 à 1900. Auteur d'une célèbre biographie de saint Augustin, élu membre de l'Académie Française en 1925 au fauteuil de Maurice Barrès, il va occuper place jusqu'à sa mort en 1941. La thèse centrale de Bertrand repose sur la conviction qu'il retrouve dans l'histoire antique du Maghreb, selon laquelle „l'Afrique du Nord, pays sans unité ethnique, pays de passage et de migrations perpétuelles est destiné par sa position géographique à subir l'influence ou l'autorité de l'Occident latin, elle est vouée soit à l'anarchie congénitale, ou bien ... à l'hégémonie latine, qui lui a valu des siècles de prospérité”¹⁷. Astier Loufti rappelle que pour Bertrand la civilisation musulmane représentait une intrusion temporaire et funeste. La France en tant qu'héritière de l'Empire romain s'est trouvée légitimée de recoloniser l'Afrique. De même, l'atavisme latin des Français les invitait à revenir aux sources de la latinité.

Le Sang des Races, le roman de Bertrand, publié en 1897, considéré en son temps comme un chef-d'oeuvre est tombé dans l'oubli, de même que les deux autres parties de la fameuse trilogie de Bertrand: *La Cinna* et *Pépète bienaimé*. Ce grand oubli du roman colonial semble étonnant, d'autant plus que les succès de Bertrand étaient considérables au moment de l'impérialisme triomphant. L'histoire littéraire n'épargne-t-elle pas que des génies?

Le Sang des Races est une vaste fresque des peuples nouveaux au moment de la construction de l'Algérie nouvelle. Dans ce décor a été située l'histoire d'une famille valencienne qui vient en Algérie pour des raisons économiques. La conjoncture s'avère bien favorable à tous ces peuples nouveaux, méditerranéens, qui sont invités à construire „du moderne”; la première phrase du roman est significative: „On bâtissait l'Alger moderne”¹⁸. Dès le début, le lecteur n'a pas de contact avec l'Alger trouvé par les Français au moment de la conquête; l'Alger musulman. Par contre, „le moderne” est une continuation de l'antiquité latine et du passé chrétien. Les Valenciens, Ramon et son fils Rafael, exercent le métier de charretier qui leur assure en Algérie une vie plus facile qu'en Espagne. Comme „on bâtit”, on a besoin de matériaux de construction, de marchandises qu'on transporte depuis Alger jusqu'au Sud, et vice versa: „Les rouliers de Valence et d'Alicante entraînaient de lourds chariots chargés de vivres et de matériaux à travers les sables mouvants du Sud”¹⁹. Le roman n'est qu'un rapport d'une vie ordinaire de „nouveaux Français” et de leurs familles venus en Algérie de différents pays méditerranéens. Rien n'a épargné ces gens: ni les difficultés, ni les tragédies, ni les passions. Bertrand connaît cette vie rude des rouliers parce qu'il l'a partagée, donc son tableau n'est plus un effet de passage touristique. Au contraire, son récit est bien documenté et il réalise admirablement le postulat de la vérité si cher à Lebel. Le monde romanesque fourmille de peuples nouveaux:

Il y avait là des hommes de toutes les nations, des terrassiers piémontais, les plus bruyants de tous, avec leurs faces roses de Gaulois aux longues moustaches blondes et leurs yeux bleus. Ils

étaient de grandes bottes et des pantalons de velours aussi larges que des jupes, à côté des cottes de toile bleue des charpentiers de la Camargue et de la vallée du Rhône, qui gesticulaient entre les larges épaules des Piémontais. Une blouse de Montélimar, déteinte par les lessives et dont les broderies noires s'effaçaient sous la poussière, se démenait avec des gestes amplifiés par les plis. Tous les patois sonores de la Provence et du Piémont, depuis Turin jusqu'à Martigues, se confondaient, parfois sur les mêmes lèvres. Tous se comprenaient, s'excitaient, s'enivraient de leurs propos, que les Piémontais martelaient de rudes accents toniques. Plus pacifiques, les hommes du Nord se tenaient à l'écart: c'étaient presque tous des Alsaciens immigrants, des Badois de la Forêt-Noire. Quelques-uns, anciens zouaves ou chasseurs d'Afrique, se reconnaissaient à l'impériale de leur barbiche. Des maçons auvergnats se mêlaient à eux, avec leurs favoris noirs et leurs casquettes en peau de lapin [...] Pour se distinguer, tous affectaient à l'auberge de ne parler que le français, ce qui faisait rire ceux de Marseille [...]. Près des espagnols, il y avait des tables entières de maltais, de napolitains, de marseillais, tous charretiers ou maçons, très à l'aise et parlant haut comme des gens qui sont chez eux²⁰.

Cette foule de peuples partage leur vie avec celle de français venus de différentes provinces de France. Pour Maurice Ricord, *Le Sang des Races* est le roman de l'immigration espagnole en Algérie. Certainement, les nouveaux débarqués sont des espagnols

[...] chassés par la famine [...] ils étaient venus chercher le pain blanc et la joie sur cette terre d'Afrique, où la vieille haine de leur race appréhendait toujours les maléfices sacrilèges et les traîtrises du maure. Ils s'y étaient établis comme chez eux; ils y avaient retrouvé leurs pays [...] La côte âpre et dure qui s'infléchit vers Cherchell, la plaine fumante de la Mitidja, les plateaux verdoyants du Sahel leur rendaient à tous la terre natale²¹.

L'Algérie leur offre sa terre et du pain, ils se retrouvent dans leur paysage, mais l'Algérie est une colonie française, donc c'est la France qui donne toutes ces possibilités aux travailleurs dont les moeurs sont rudes. On observe la création de la race néo-française dont parle Lebel; l'importance des espagnols, des italiens et des maltais sera grande dans la constitution du peuplement nord-africain. Bertrand réalise littéralement le concept de Lebel en présentant divers peuples qui vivent côte à côte, qui travaillent, qui s'observent, qui se disputent. L'étude des milieux humains est basée chez Bertrand sur l'observation exacte, détaillée, vraie, naturaliste même. Des affinités avec Zola sont tangibles. Cette „tranche de vie” nous fait découvrir des gens forts, d'une race ibérique, sensuelle, violente, qui n'a pas peur du risque; une race jeune, apte à travailler. Comme souligne Astier Loufti, Rafael est un homme neuf, animé par l'élan vital, mais en même temps il est aussi quelqu'un qui n'a pas de passé. Quand il visite l'Espagne, terre de ses ancêtres, il s'y sent étranger. Il enseigne aux Français: „le sérieux de la vie, l'effort physique, les plaisirs simples, le contact de la nature”²².

Ne cherchons pas dans la description des héros des nuances psychologiques, des subtilités de l'âme; une race nouvelle, énergique avec tous ses vices et toutes ses qualités, du sang neuf est indispensable pour recoloniser une nouvelle France. D'ailleurs, les mots: „sang”, „race” apparaissent maintes fois sur les pages de ce roman. Citons quelques phrases de la page 23: „qui abandonne son pays renie son sang. Et le sang ne se renie pas [...] Qui renie son sang renie le Christ”; et de la

page 27: „c’est une race d’espagnol comme nous autres”; „le vrai fils de son sang”, ou bien de la page 24: „Toute la force d’inertie de la race apparut dans ce seul mot: c’était la volonté indéracinable comme un roc”. Ces deux mots du titre sont de vrais mots-clé du roman de Bertrand. Celui qui présente un tel creuset de races, qui s’inspire de documentations ethnographiques, crée une nouvelle littérature nord-africaine qui, selon Lebel, „a cette beauté d’offrir la plus riche contribution non seulement à l’étude d’une humanité, mais à l’élaboration d’une politique d’association féconde [...] Puisque nous ne pouvons pas faire oeuvre française par l’esprit. A leur manière, les écrivains de ce pays poursuivent une conquête morale, une colonisation intellectuelle non moins utile que l’autre, et peut-être plus durable”²³. Ainsi, Bertrand s’inscrit-il parfaitement dans la lignée du roman colonocentriste qui chante la vie du colonisateur, un homme neuf, énergique, parfaitement opposé à l’univers vieilli, décadent de l’Europe. La robustesse, la force physique de Ramon et de Rafael, leur vitalité sont considérées par le romancier comme un signe de la jeunesse de leurs héros et de leur „race”. C’est l’avenir français qui s’y prépare, mais l’avenir construit sur le passé historique compris par Bertrand en tant qu’antiquité latine.

Il serait intéressant d’étudier la correspondance entre les dates de la publication du *Sang des Races* de Bertrand et des *Déracinés* de Barrès: les deux romans paraissent en 1897. Les héros de ce dernier roman s’en vont méditer sur le tombeau de Napoléon, „professeur d’énergie”. L’époque de Barrès et de Bertrand est celle „de l’affaire Dreyfus où le culte de l’armée, arche sacrée de la patrie et la focalisation antisémite atteindront leur plus haut degré d’incandescence”²⁴. C’est toujours le même Barrès qui parle aux jeunes gens des menaces actuelles. Citons après Charles Massis: „Barrès prit conscience des maladies de ce temps; la décadence de l’art lui révèle la bassesse des âmes, l’avilissement de l’esprit”²⁵. Barrès formule l’idéal du travail de la nation dans *les Taches d’encre*, une petite revue d’avant-garde qu’il rédigeait vers les années 1885: „Notre tâche sociale, à nous, jeunes hommes, c’est de reprendre la terre enlevée, de reconstituer l’idéal français [...] Nos pères faillirent un jour: c’est une tâche d’honneur qu’ils nous laissent”²⁶. Pour répondre à ce défi, Barrès propose non seulement de relier le présent au passé historique, mais il conçoit un programme positif, organique, une sorte de remède contre les maladies qui rongent la société française: „Il faut des institutions traditionnelles, une éducation nationale, une religion acceptée”. Barrès, de même que Bertrand s’indigne contre le statu quo de la nation française; Barrès s’efforce de chercher une solution sur le territoire de la France, Bertrand essaye de sortir de l’impasse par le biais du Far-West français. Le problème devient brûlant et il va bientôt occuper la nouvelle droite française qui avec Charles Maurras et l’école de „l’Action Française” (une revue créée en 1899, puis une Ligue, un quotidien) souhaite „qu’un organisme politique sain parte de la famille et qu’il monte par la hiérarchie harmonieuse des corps intermédiaires”²⁷.

On a déjà signalé la théorie de Bertrand reposant sur le mythe de la latinité de l'Afrique du Nord. Une telle théorie légitime non seulement la présence française au Maghreb, mais aussi l'acharnement des races latines dans la construction de la nouvelle Algérie d'où l'Arabe a été exclu. Les grands absents de ce roman sont des indigènes. Guy Dugas dans sa thèse intitulée *L'image de la Tunisie dans les lettres françaises depuis 1880*, constate que le monde romanesque de Bertrand se divise d'une façon manichéenne en Occident vainqueur et Orient intrus: [...] un manichéisme aussi simpliste cache mal son arrière-fond raciste²⁸. Le même auteur cite aussi de tels propos de Bertrand: „Je ne suis pas loin de croire avec Gobineau que la race est une entité spirituelle et même métaphysique et que ce caractère original et irréductible la rend réfractaire à tout mélange. Quand elle s'abâtardit, l'autorité avec la puissance passent en d'autres mains. Restons des Latins pour garder l'Empire²⁹”.

Le problème de la race semble être au centre d'intérêt d'un groupe de savants, mais aussi d'écrivains du XIX^{ème} siècle. Les éditions des ouvrages de Pierre Cabanis citées par Léon Poliakov dans l'article *Le fantôme des êtres hybrides et la hiérarchie des races au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles* s'avèrent très importantes. La tonalité du discours sur la race change brusquement au XIX^{ème} siècle par rapport au XVIII^{ème}. Le même Cabanis dit que les races humaines sont de valeur inégale, „ce qui risque de compromettre l'application des immortels principes de la Révolution³⁰”. Poliakov suggère que cette montée du racisme passionnel au XIX^{ème} siècle correspond „au besoin de la nouvelle société bourgeoise, théoriquement égalitaire, de se démarquer par rapport aux „sauvages”, puisque les hiérarchies ou ordres de nature n'existent plus³¹”.

Il est difficile de ne pas se poser la question concernant la distance entre la latinité et le racisme. Est-elle suffisamment large chez Bertrand pour ne pas lui imputer de propos racistes? Dans *La Cinna*, deuxième partie de la trilogie, Bertrand affirme que „l'âme des races est immortelle” ce qui signifie, citons encore une fois Astier Loufti, que

[...] pas plus le nord-africain que l'israélite ne sont assimilables. Reculant devant les conclusions ultimes d'une telle situation, l'auteur se décharge de ce soin sur un de ses personnages: Je voudrais former un seul bloc de toutes ces populations qui nous arrivent de France, d'Espagne, d'Italie et les lancer contre l'ennemi commun, le musulman qu'on a eu la sottise de laisser vivre, alors qu'il fallait l'exterminer sans pitié. Il faut leur faire comprendre, à ces néo-africains, que cette extermination est nécessaire à leur tranquillité, à leur avenir, qu'il y a là, pour eux, une question vitale. Et vous verrez qu'ils le comprendront sans peine. Dès maintenant leur haine contre l'Arabe est le Juif m'en donnent l'assurance³².

La véracité du récit bertrandien semble être „rompu” par tous les non-dits, toutes les absences signifiantes dont chaque lecteur averti s'aperçoit. Le premier roman de Bertrand, *Le Sang des Races* montre cette assimilation impossible. Juste au début de ce livre, Ramon, jeune roulier espagnol „s'engagea dans les ruelles arabes qui joignent la rue de Chartres à la rue Bab-Azoun. Les tambourins ton-

naient continûment dans les cafés maures. Des chansons âpres et gutturales se traînant sur des airs d'église déchiraient la rumeur de la ville. Brusquement la pénombre de la ruelle cessa, et Ramon émergea à la lumière crue des restaurants et des cafés européens³³.

L'image citée ci-dessus est construite à l'aide des oppositions: pénombre/lumière, arabe/européen. De même, des sons arabes sont funestes: les tambourins tonnent tandis que l'instrument espagnol, la guitare, sonne toujours joyeusement.

La lecture de tels passages fait douter de la véracité du discours postulée par les Leblond ou Lebel. On reste impressionné par le soin du détail, par la couleur locale de milieux espagnols rendue par l'emploi modéré de mots valenciens: la „chica”, „tia”, „tio” etc., mais d'autre part, certaines absences „brisent” la fidélité du récit. La plus grande absence est celle de l'Arabe, de quelqu'un qui est indigène mais en même temps un „Autre” parce qu'appartenant à la civilisation non-occidentale, à la civilisation non-bertrandienne. Si l'Arabe apparaît dans le roman, il est converti, ou bien il est un guide qui accompagne des Latins vers les quartiers des Mauresques. Il s'appelle „Arabe”, dépourvu de son nom propre, il ne jouit pas de son statut de la personne. Si la nouvelle littérature coloniale devait être selon Lebel une méthode de connaissance, il est facile d'acquiescer que cet instrument dans les mains de Bertrand sonne faux, le métissage de races est incomplet: dans le roman bertrandien ce métissage est exclusivement latin. N'oublions pas que son roman veut véhiculer une idéologie impérialiste. On pourrait se demander si „les thèmes impérialistes ne sont souvent que l'extension de la doctrine nationaliste. L'attachement à la terre, le mystique de l'hérédité, les vertus de la vie rustique, autant de convictions de l'écrivain lorrain que Louis Bertrand transporta en Algérie³⁴.

Tout porte à croire que *Le Sang des Races* de Louis Bertrand n'était qu'un épisode dans l'histoire de l'idée raciste en France, une idée qui trouve son écho même aujourd'hui dans les discours politiques de certaines options extrémistes.

Notes

¹ M.A. Loufli, *Littérature et colonialisme*, Paris 1971, p. 69.

² *Op. cit.*, p. 69.

³ R. Girardet, *L'Idée coloniale en France*, Paris 1979, p. 55.

⁴ *Op. cit.*, p. 55.

⁵ *Ibidem*, p. 56.

⁶ *Op. cit.*, p. 83.

⁷ *Ibidem*, p. 86.

⁸ M.-A. Leblond, *Après l'exotisme de Loti le roman colonial*, Paris 1926, p. 7-8.

⁹ *Op. cit.*, p. 9.

- ¹⁰ Ibidem, p. 11.
- ¹¹ Ibidem, p. 12.
- ¹² R. Lebel, *Etudes de littérature coloniale*, Paris 1928, p. 11.
- ¹³ *Op. cit.*, p. 16.
- ¹⁴ Ibidem, p. 17.
- ¹⁵ Ibidem, p. 17.
- ¹⁶ Ibidem, p. 18.
- ¹⁷ L. Bertrand, *La Cinna*, Paris 1901, chap. 11, p. 30, cité par M.A. Loufti dans *Littérature et colonialisme*, p. 75.
- ¹⁸ L. Bertrand, *Le Sang des Races*, Librairie Ollendorff, Paris, 1924, p. 1.
- ¹⁹ *Op. cit.*, p. 24.
- ²⁰ Ibidem, p. 7-8.
- ²¹ Ibidem, p. 2-3.
- ²² A. Loufti, *op. cit.*, p. 100.
- ²³ *Op. cit.*, p. 42.
- ²⁴ *Nouvelle histoire des idées politiques*, sous la direction de Pascal Ory, P., Hachette, p. 364.
- ²⁵ H. Massis, *Barrès et nous, suivi d'une correspondance inédite (1906-1923)*, Plon, Paris 1962, p. 17.
- ²⁶ Cité par Massis, *op. cit.*, p. 5.
- ²⁷ *Nouvelle histoire des idées politiques*, p. 365.
- ²⁸ G. Dugas, *L'image de la Tunisie dans les lettres françaises depuis 1880*, thèse pour le doctorat de III^{ème} cycle, Université Paul Valéry, Montpellier III, 1980, p. 93.
- ²⁹ *Op. cit.*, p. 93.
- ³⁰ Dans: *Hommes et bêtes, entretiens sur le racisme sous la direction de Léon Poliakov*, actes du colloque, P., Mouton éditeur, La Haye 1975, p. 173.
- ³¹ *Op. cit.*, p. 174.
- ³² Ibidem, p. 78.
- ³³ Ibidem, p. 78.
- ³⁴ A. Loufti, *op. cit.*, p. 116-117.

Bibliographie

ROMANS:

BERTRAND Louis, *Le Sang des Races*, Librairie Paul Ollendorff, Paris 1924.

OUVRAGES CRITIQUES:

ASTIER LOUFTI Martine, *Littérature et colonialisme*, Mouton, Paris 1971.

CALMES Alain, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, P., l'Harmattan, 1984.

DUGAS Guy, *L'Image de la Tunisie dans les lettres françaises depuis 1880*, thèse pour le doctorat de III^{ème} cycle, Université Paul Valéry, Montpellier III, 1980.

GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France*, La Table ronde, coll. Pluriel, P., 1979

LEBEL Roland, *Etudes de littérature coloniale*, P., éd. Vald. Rasmussen, 1926.

LEBLOND Marius-Ary, *Après l'exotisme de Loti le roman colonial*, P., J. Peyronnet et C^{ie}, 1928.

MASSIS Henri, *Barrès et nous, suivi d'une correspondance inédite (1906-1923)*, P., Plon, 1962.

Hommes et bêtes, entretiens sur le racisme sous la direction de Léon Poliakov, actes du colloque tenu du 12 au 15 mai 1973 au centre culturel international de Cerisy-la-Salle. P., Mouton, La Haye 1975.

Nouvelle histoire des idées politiques, ouvrage collectif sous la direction de Pascal Ory, postface de René Remond, P., Hachette 1987.